plan représentant le tissu urbain de la seconde moitié du XIX^e siècle, les divers bâtiments localisés et différenciés selon leur vocation. Ils constituent une excellente base de travail pour les chercheurs qui pourront, à partir de sources que n'a pu consulter D.S., les compléter. Le chapitre IV (une quarantaine de pages aussi) constitue la partie la plus originale de l'ouvrage car elle relève plus directement du domaine de la compétence de l'auteur. Architecte mais aussi urbaniste, D.S. y présente l'analyse (influencée par les idées du Prof. E. Wirth) des différents éléments qui structurent la ville, son organisation spatiale. Elle traite tour à tour du mur d'enceinte et de ses portes, du système très élaboré et bien connu d'adduction d'eau, de la « hiérarchie des rues », de la zone commerciale traditionnelle (les souks), des principaux éléments qui la constituent et de sa localisation par rapport à des monuments importants (Grande Mosquée et Citadelle), enfin des quartiers d'habitation (et des maisons) et de leurs équipements. L'auteur clôt cette étude par un catalogue des monuments à conserver, qui comprend notamment certaines des maisons les plus intéressantes du point de vue de leur architecture ou de leur décor qu'elle a pu visiter. On regrettera que les pages (72 à 76) consacrées à l'analyse de l'habitat, où la maison à cour prédomine, ne soient pas plus nombreuses, mais D.S., a déjà publié un article sur ce sujet et elle annonce (p. 3) une étude plus détaillée qui proposera, n'en doutons pas, un plus grand nombre d'exemples. Remarquons toutefois que les termes « haramlik/salamlik (?) » ou « maskan/maḍāfa » pour différencier « partie privée/partie publique » dans la maison ne sont jamais utilisés dans les sources y compris celles d'époque ottomane qui parlent systématiquement de « ǧuwwānī/barrānī », termes encore en usage aujourd'hui. Dans le cadre que s'est tracé D.S. et dans sa discipline, cette étude est un exemple du genre; la représentation graphique, dans laquelle l'auteur excelle, permet de visualiser la « lecture » qu'elle fait du développement de Damas depuis sa fondation et celle des structures d'une ville « orientale-islamique » à la fin de la période ottomane.

Jean-Paul PASCUAL
(I.R.E.M.A.M., Aix-en-Provence)

Michael Hamilton BURGOYNE & Donald S. RICHARDS, *Mamluk Jerusalem: an Architectural Study*. London, World of Islam Festival Trust on behalf of the British School of Archaeology in Jerusalem, 1987. XII + 623 p.

La page de titre de ce livre fort impressionnant ne mentionne que deux auteurs; mais les noms de 25 autres architectes ou topographes associés au projet depuis sa conception en 1968 montrent à quel point l'œuvre est le résultat d'une collaboration (liste p. VI). Les deux auteurs principaux ne se formaliseront pas, j'en suis sûr, si je dis que la contribution majeure de ce livre est le magnifique corpus de dessins architecturaux qui accompagnent le texte. Ceux-ci, en plus de toute une série de plans à différents niveaux et de nombreuses coupes, comprennent plusieurs axonométries, ce qui est la méthode la plus commode pour assimiler d'un seul coup d'œil toute l'information fournie. Il y a pourtant de surprenantes lacunes, ainsi l'absence d'élévation des principales façades de la ʿUṯmāniyya (Cat. n° 57) (les n^os des planches et des figures sont judicieusement accordés aux n^os des monuments) et du Ribāṭ al-Zamanī (Cat. n° 61).

BCAI 7 (1991) Burgoyne (M.H.) & Richards (D.S.): Mamluk Jerusalem: an Architectural Study, recensé par B. O'Kane
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Parfois, au contraire, l'information frôle la surabondance : verra-t-on jamais reproduits de façon aussi détaillée les pavements de marqueterie du Caire qu'ici ceux de la Faḫriyya (fig. 22.10), et ce n'est même pas l'état original!

Les photographies qui accompagnent les dessins sont malheureusement beaucoup moins impressionnantes, et, dans de nombreux cas, désespérément insuffisantes. En plusieurs endroits, le texte renvoie à des détails de construction ou de décor qui ne sont tout simplement pas visibles sur les reproductions à petite échelle [1]. Une échelle plus grande aurait certes accru le prix d'un livre déjà coûteux, mais d'un autre côté on aurait pu à bon droit faire des économies sur les planches en couleurs. La Coupole du Rocher est sans doute le point de convergence des monuments mameluks de Jérusalem, mais il est un peu abusif d'en donner sept illustrations en couleurs, plus quatre de monuments ottomans (pl. 9, 23, 25, et 32), alors que plusieurs importants édifices mameluks n'ont droit à aucune.

Le deuxième grand mérite de ce travail tient à ce que son principal auteur, Michael Burgoyne, qui est architecte, s'est assuré la collaboration d'un historien, Donald Richards, lequel a su remarquablement tirer parti du dépouillement des collections d'archives du Ḥaram et des tribunaux ottomans. Cette collaboration enrichit grandement le contenu de l'ouvrage, où l'on trouve aussi bien l'histoire détaillée de chaque monument en particulier que des chapitres d'introduction sur l'État mameluk et sur Jérusalem à l'époque mameluke. Richards montre la situation unique de Jérusalem : beaucoup de ses fondateurs d'œuvres étaient des *baṭṭāl*-s, *i.e.* des exilés assignés à résidence. D'autres fondateurs, bien sûr, ont été attirés par la Coupole du Rocher, et les schémas d'extension, qui apparaissent le mieux dans la vue axonométrique p. 84, montrent clairement combien le fait de se trouver à proximité du principal monument de Jérusalem a été, dans la plupart des cas, ce qui a justifié cette extension. Les motifs des fondateurs — mélange de piété philanthropique, le désir de se gagner les bonnes grâces du Ciel (qu'on peut acquérir même à titre posthume par des prières ou des pèlerinages au profit du fondateur), et de volonté plus terrestre d'assurer la subsistance de leurs descendants en faisant d'aux des administrateurs de *waqfs* inaliénables — font ici l'objet d'un examen minutieux. De cette façon, l'héritage du fondateur était à l'abri, en théorie du moins, de toute confiscation arbitraire, mais Richards montre aussi les différentes manières dont cette règle pouvait être, et a été, tournée (p. 68). Il est arrivé que la piété populaire fasse d'un *amīr* fondateur d'un complexe un saint (p. 126); un tel procédé est courant au Caire, où même la tombe vide du mausolée du Sulṭān Ḥasan recevait régulièrement, jusqu'à il y a peu, des pèlerins.

Beaucoup de ces monuments contenaient des édifices funéraires; le prestige de la ville était tel que de nombreux fondateurs d'œuvres, morts en d'autres lieux, furent exhumés, et leurs corps amenés à Jérusalem. Le fondateur de la Kīlāniyya était, comme son nom l'indique, originaire du Gīlān; il était convenu dans son testament que son corps serait transporté à Jérusalem. L'existence de cette pratique permet de penser, en dépit des doutes de Richards,

1. Par exemple la planche 28.7 est floue. Pl. 18.17, les mosaïques de la voûte ne sont pas visibles. Pl. 31.8, il était impératif que cette planche fût d'un format plus grand, afin qu'on puisse apprécier l'inhabituelle zone de transition décorée en stuc. Les pl. 57.3 et 53.3 sont trop petites.

BCAI 7 (1991) Burgoyne (M.H.) & Richards (D.S.): Mamluk Jerusalem: an Architectural Study, recensé par B. O'Kane
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

que le corps de Sayf al-Dīn Ṭāz a été, lui aussi, exhumé après avoir été enterré à Damas, et transféré dans son complexe à Jérusalem (Cat. n° 36), sinon, comment expliquer l'inscription sur son mausolée, qui indique la date de sa mort et désigne ce mausolée comme sa tombe? Le même fait a dû se produire pour Manklībuġa, le fondateur de la Baladiyya (Cat. n° 43). Bien que, d'après Ibn Taġrībirdī, ce dernier ait été enterré à Alep et que, d'après Ibn Ḫaṭīb al-Nāṣiriyya, son corps ait été exhumé et enterré une seconde fois à Damas, l'inscription sur le mausolée donne son nom et la date de sa mort; il est donc plus logique de supposer que, s'il y a eu un second enterrement, c'est à Jérusalem qu'il a eu lieu.

Un trait spécifique de Jérusalem, si on la compare aux autres villes mamelukes, est le nombre de monuments, à l'intérieur de la ville, appelés *ribāṭ*-s. L'inscription sur le plus ancien, celui de ʿAlā' al-Dīn (Cat. n° 3), indique qu'il était réservé aux pauvres venant à Jérusalem en pèlerinage. Il serait intéressant de savoir quand le mot *ribāṭ* a été utilisé pour la première fois pour signifier cette fonction. Auparavant, le terme était compris d'autres façons : caserne fortifiée pour les *muǧāhid*-s du Maghreb, caravansérail en Iran, *ḫānqāh* à Baġdād [1]. Les sources, il est vrai, ne sont guère cohérentes dans leur terminologie, qualifiant le même bâtiment, selon les cas, de *madrasa*, de *ḫānqāh*, ou de *ribāṭ*; mais les deux *ribāṭ*-s les plus anciens, ceux de ʿAlā' al-Dīn et d'al-Manṣūrī (Cat. n° 5), ont un plan semblable, fait de cellules autour d'une cour, avec une vaste salle. On aimerait savoir comment cette salle était utilisée.

L'orientation des principales rues de la ville en direction des points cardinaux, avec la *qibla* plein sud, a permis aux architectes, à la différence de ceux du Caire, de ne pas avoir à se préoccuper de la non-concordance entre la direction des rues et celle de la prière. Mais le manque de place dans les sites privilégiés, a proximité du Ḥaram, a nécessité d'ingénieuses solutions, pour adapter à des espaces restreints des complexes multi-fonctionnels. La Taštamuriyya en est un exemple particulièrement caractéristique : on y trouvait un mausolée, un *sabīl-kuttāb*, une *madrasa* à quatre *īwān*-s, des boutiques avec logements à l'étage, des quartiers d'habitation, et une grande salle de réception (*qāʿa*). Or tout cela a été disposé sur un site de 20 × 22 m seulement (et encore a-t-on dû cette dimension à un éloignement par rapport au Ḥaram plus grand que l'habituel), par le moyen d'un bâtiment de trois étages utilisant la terrasse de la *madrasa* située en dessous. Dans un cas seulement, celui de la *madrasa* Baladiyya, la cour à quatre *īwān*-s a été laissée ouverte, et il est intéressant de remarquer comment, lorsque, plus tard, ont été construites sur sa terrasse la cour et les cellules de l'Ašrafiyya, un haut mur formant écran a été incorporé pour préserver l'intimité de la cour ouverte située en dessous. La main de l'architecte cairote se voit également, dans l'Ašrafiyya, dans le fait qu'on est obligé de contourner l'*īwān-qibla* près de l'escalier extérieur, et d'entrer dans la salle de prière par la *dūrqāʿa*. Une entrée qui conduisit droit à un *īwān*, comme dans la Taštamuriyya ou la Muzhiriyya, n'aurait jamais été admise selon les règles non écrites de préservation de l'intimité prévalant au Caire.

Le chapitre de Burgoyne sur l'extension pré-mameluke de Jérusalem, outre l'exposé général auquel chacun s'attend, comporte de précieuses informations sur les entrées monumentales du

1. Pour ce dernier, voir J. Chabbi, « La fonction du ribat à Bagdad du V^e siècle au début du VII^e siècle », *Revue des Études islamiques* XLII (1974), p. 101-121.

BCAI 7 (1991) Burgoyne (M.H.) & Richards (D.S.): Mamluk Jerusalem: an Architectural Study, recensé par B. O'Kane
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Ḥaram sous ʿAbd al-Mālik (p. 45). Il confirme, par une observation attentive de la maçonnerie, ce que disait Nāṣir-i Ḫusrau sur la présence de mosaïques à Bāb al-Silsila (p. 46). Il confirme également que la *qubbat al-Miʿrāǧ* et la *qubbat Sulaymān* doivent être datées de l'époque ayyūbide plutôt que de celle des Croisades (p. 48).

Dans le chapitre consacré à l'extension mameluke, Burgoyne donne un résumé fort utile des informations qu'il aurait fallu, sinon, glaner çà et là dans les différents chapitres. Ce qui manque ici, cependant, c'est une tentative pour rattacher ou comparer ce développement à celui de l'un quelconque des autres grands centres urbains mameluks. On peut comprendre que l'auteur se soit imposé cette limitation, mais cela veut dire qu'une telle synthèse devra attendre l'étude à venir de Michael Meinecke sur l'ensemble de l'architecture mameluke. Le chapitre suivant, sur les méthodes de construction, tient davantage compte des influences des autres parties du monde mameluk, mais ici, comme plus loin dans le livre, il n' y a pas mal de points qui peuvent être discutés. On peut être sceptique, assurément, devant l'histoire de l'aveugle ʿAlā' al-Dīn al-Baṣīr traçant les lignes de fondation d'un bain à Hébron (p. 97). Les cannelures à chevrons du semi-dôme du portail d'entrée de la Tankiziyya et de bâtiments plus tardifs, ainsi que les panneaux à gouttes du palais de Sitt Ṭunšuq, sont dits suivre la tradition architecturale de Damas; certes, on peut trouver à Damas des exemples de ceux-là plus anciens que ceux de Jérusalem, mais la priorité revient tout de même au mausolée de Sunqur al-Saʿdī (cannelures à chevrons, 1315) et amīr Aqbuġa (panneaux à gouttes, 1333-1339) au Caire. [1] Des parallèles cairotes pourraient aussi être invoqués concernant le décor du palais de Sitt Ṭunšuq (Cat. n° 49) dont Burgoyne fait remonter le modèle à l'Iran (p. 509). À la fin du XIV[e] siècle, la décoration en stuc était en train de devenir aussi rare en Iran que dans le monde mameluk, mais on pourrait comparer les arabesques peu accentuées du *miḥrāb* (pl. 49.11) avec un travail similaire dans la mosquée d'al-Māradānī au Caire. Le coufique carré, depuis son introduction au mausolée de Qalā'ūn, était d'usage courant au Caire dans la pierre incrustée. Les parallèles les plus proches pour le schéma en étoile incrustée de la fenêtre de l'entrée ouest du palais se trouvent dans les *minbars* mameluks du Caire, et l'emploi de la faïence turquoise et de pâte de verre est encore une autre caractéristique cairote. Donc, même si Sitt Ṭunšuq était une muẓaffaride, il n'est nul besoin de chercher une influence iranienne dans son complexe. De même, pourquoi invoquer l'improbable influence de Yazd sur le décor en stuc de Qawṣūn (p. 97), alors que des parallèles plus proches existent en Syrie? [2]. Et si l'origine lointaine des claveaux *muqarnas* de la Bāsiṭiyya (pl. 53.3) peut en effet être cherchée en Anatolie, des précédents plus proches sont ceux des mosquées mamelukes al-Tawāšī et Uṭruš à Alep. La forme cylindrique du minaret de Bāb al-Asbāṭ pouvait aussi être rattachée à des exemples au Caire; il en existe assez pour rejeter l'hypothèse d'un remaniement ottoman (p. 89) [3]. La technique consistant à utiliser des

1. La documentation la plus complète sur les portails du Caire se trouve dans Hilary Roe, *The Baḥrī Mamluk Monumental Entrances of Cairo*, M.A. thesis, n.p., The American University in Cairo, 1979.

2. Le Mūristān al-Qaymarī et le Turbat al-ʿIzziyya à Damas, cf. E. Herzfeld, « Damascus : Studies in Architecture — III », *Ars Islamica* XI-XII (1946), fig. 55-56.

3. La référence la plus commode est D. Behrens-Abouseif, *The Minarets of Cairo*, Le Caire, 1985.

BCAI 7 (1991) Burgoyne (M.H.) & Richards (D.S.): Mamluk Jerusalem: an Architectural Study, recensé par B. O'Kane
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

pâtes colorées, au lieu de la pierre, en incrustation se constate dans un seul monument de Jérusalem (Cat. n° 55). Cette technique était connue cependant avant la fin du XIV^e siècle (p. 540) : un exemple antérieur, et de belle exécution, en est le portail de l'Iṣṭabl de Qawṣūn (connu aussi sous le nom de palais Yašbak) au Caire (vers 738/1337).

Le *sabīl* de Qāytbāy (Cat. n° 66) est un des plus beaux monuments de Jérusalem; mais le commentaire détaillé de sept pages qui en est fait passe sous silence son caractère le plus original : sa forme. Bien qu'il ait été probablement dessiné par la même équipe cairote qui a eu à construire l'Ašrafiyya, on n'en trouve d'autre exemple ni à Jérusalem, ni dans aucune autre ville mameluke. Il fait penser indéniablement à une tombe cairote; il aurait été intéressant de se demander pourquoi une telle forme a été choisie.

La figure 8.9 fournit un intéressant exemple de claveaux festonnés à angle aigu dans la Dawādāriyya; on y voit comment, contre toute vraisemblance visuelle, un claveau peut être agencé avec ses voisins à la fois horizontalement et verticalement. Cela ne fonctionne, il est vrai, que si le profil est le même dans les deux plans. S'agissant d'exemples beaucoup plus compliqués comme ceux de Sulṭān Ḥasan au Caire, cette chose apparemment impossible attend encore son explication.

Le chapitre final sur la conservation des monuments est bien court, mais fait ressortir un dilemme : la plupart des bâtiments sont maintenant utilisés comme résidences, et le plus souvent par les couches pauvres de la population. Bien qu'ils représentent une part importante de l'héritage culturel de Jérusalem, il est fort difficile d'y avoir accès. À l'appui de ce que dit Burgoyne, à savoir qu'il y aurait peu à gagner à en chasser les habitants et à en faire des musées pour touristes, on doit bien admettre aussi qu'en général l'intérieur de ces constructions n'a guère d'intérêt. Dans la plupart des cas, les architectes — ou les fondateurs — ont réservé leurs principaux efforts aux façades. Aucun intérieur n'a la même charge esthétique que, disons, le palais Bištak au Caire ou, *a fortiori,* que la Coupole du Rocher. Quant à l'Ašrafiyya de Qāytbāy, dont l'intérieur aurait pu valoir la peine, elle est en ruines, et ne peut plus être appréciée qu'à travers les impressionnantes reconstitutions de Walls (fig. 63.6 et 63.9)[1]. Et même si elle était encore debout, elle serait cachée par la forêt d'antennes de télévision qui jaillissent de chaque terrasse (pl. 27); dans ce qui reste une des plus belles villes de l'Islam médiéval encore préservées (seules Fès et Ṣanʿā' peuvent rivaliser avec Jérusalem), c'est là une verrue qui, pourtant, pourrait aisément être supprimée.

Au cas où une réédition serait en projet, signalons quelques corrections à effectuer : p. 356, fin de la section II, lire « western » au lieu d'« eastern »; fig. 45.10, lire « west » et non « east »; p. 558, intervertir les références dans le texte aux planches 58.2 et 58.3.

1. Pourquoi n'y a-t-il pas de référence, dans la bibliographie, à la thèse de doctorat d'A.G. Walls, *An Attempted Reconstruction of Design Procedures and Concepts During the Reign of Sultan Qāytbāy* (872/1468 — 901/1496) *in Jerusalem and Cairo, with Special Reference to the Madrasa al-Ashrafiyya and the Minbar in the Khā, qāh of Farag Ibn Barqūq*, Edinburgh College of Art and Heriot-Watt University, 1979?

BCAI 7 (1991) Burgoyne (M.H.) & Richards (D.S.): Mamluk Jerusalem: an Architectural Study, recensé par B. O'Kane
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Les critiques formulées ci-dessus ne sauraient en aucune façon rabaisser la valeur de ce remarquable ouvrage. Non seulement les auteurs nous ont donné là la première description scientifique des monuments de la Jérusalem mameluke, mais il est peu probable qu'on puisse un jour faire mieux.

Bernard O'KANE

Catherine CAMBAZARD-AMAHAN, *Le décor sur bois dans l'architecture de Fès, époques almoravide, almohade et début mérinide.* Marseille, Presses du C.N.R.S., 1989. In-8°, 235 p., 33 fig., 40 pl. photos.

Catherine Cambazard-Amahan a assumé avec passion, pendant près de dix ans, les fonctions de conservateur du musée archéologique de Fès (Baṭḥa). Elle était donc parfaitement qualifiée pour entreprendre cette étude sur le décor sur bois dans l'architecture de Fès, le musée qu'elle dirigeait contenant, en effet, un nombre impressionnant de vestiges de plafonds, poutres, solives, blochets ou placages de bois qui font l'originalité des maisons ou des *madāris* de l'ancienne capitale.

Cette recherche aurait pu se borner à un catalogue commenté, mais elle pouvait aussi devenir une monographie assez importante; l'auteur a choisi cette seconde opportunité qui l'a conduite à l'étude de l'évolution du décor architectural sur une période allant des Almoravides au début des Mérinides. L'enquête s'est poursuivie hors du musée, dans la médina si riche en belles demeures médiévales et surtout en splendides *madāris*, voire en *funduq*-s.

En fait, des Almoravides, peu de documents ont subsisté en dehors de quelques blochets ou corbelets, voire de panneaux plus ou moins vermoulus. C.C.A. n'a alors pas hésité à faire appel aux vestiges connus à Tlemcen, bois almoravides jadis révélés par Georges Marçais. On constate alors une grande identité de décor et de technique entre ces témoins issus de la grande mosquée de Tlemcen et ces fragments de Fès, ce qui ne saurait étonner, la source d'inspiration étant la même, à savoir l'Espagne islamisée, celle qui, à défaut d'avoir pu impressionner le chamelier saharien qu'était Yūsuf b. Tašfīn, avait su séduire son fils ʿAlī, esprit raffiné qui appréciait fort le luxe des petites cours andalouses. C.C.A. a fort bien analysé les techniques, les formes décoratives et mis en valeur la qualité de cette sculpture profonde, vibrante dans le foisonnement des palmes bilobées ou des fleurons caractérisés par une découpe souple où les œilletons viennent se glisser entre les digitations profilées ou repliées sur elles-mêmes; cette flore conventionnelle joue parfois avec une géométrie plus sévère qui, rarement, se suffit à elle-même : carrés sur pointe, octogones ponctués de pastilles, etc.

L'épigraphie ne nous est malheureusement révélée que dans de trop rares débris de panneaux, insuffisants pour permettre une analyse sérieuse. On y remarque cependant une écriture anguleuse proche de l'ancien coufique (pl. XIII et XIV). Sans doute marquera-t-on une certaine surprise à trouver un chapitre réservé aux bronzes almoravides que le titre du livre ne laissait pas prévoir, mais cette incursion voulue dans une technique assez différente permet à l'auteur de fructueuses comparaisons, voire des révélations, telle cette belle frise à décor épigraphique floral (fig. 12) qui nous présente un style d'écriture remarquable par la hauteur des hampes

BCAI 7 (1991) Burgoyne (M.H.) & Richards (D.S.): Mamluk Jerusalem: an Architectural Study, recensé par B. O'Kane
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net